

Ploc i

La revue du haïku



N° 12 – Février 2010

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr





SOMMAIRE

Avant-propos	4
Haïbun :	
Sur le pont, Martine Hautot	6
J'enlace le vent, Marc Bonetto	7
A la recherche du signal perdu, André Cayrel	8
En mer (extrait d'un récit sur Rhodes), Olivier Walter	11
Haïku	15
Senryû	26
Tanka	29
Présence du silence dans le haïku (article), Philippe Bréham	32
Un petit tour chez les Anciens	37

Avant-propos

Si l'éclectisme est souvent synonyme de foisonnement, de richesse et de complexité, il confine également à la diversité. Pour ce numéro de revue, le thème libre est propice à la multiplicité des écritures, tant du point de vue des sujets abordés que des styles propres à chacun.

Bien sûr, le haïku reste la pierre d'angle et à ce titre, est sensé servir la poésie. Le mot est lancé. Je me suis à plusieurs reprises entretenu de cette question en différents articles et textes.

La poésie demeure cette contrée à la fois inaccessible et prégnante, exigeante et simple, verticale et non localisable. S'y aventurer engage l'être tout entier, rassemblé, ouvert, prompt à mourir à lui-même pour se retrouver autre que lui-même et se renouveler, un peu plus profond, un peu plus vaste.

Le haïku et ses arborescences, le senryû, le haibun, le tanka, se prêtent bien à la leçon de vie qu'induit le-vivre-en-écriture. Ils sont le gage d'un éveil des sens, d'une attention flottante et d'une conscience réceptive-active. Libres à nous de jouer avec leurs nombreuses formes et variations dans le respect de leur essence.

L'un des aspects les plus frappants avec le haïku tient en cela : le surgissement de la vie inconnue dans le quotidien ; le fourmillement d'une présence indicible dans la substance même du familier.

N'oublions pas toutefois de remettre sans cesse le cœur et le front sur le métier ; oui, remettons l'ouvrage sur le métier...

OW



Haibun

Sur le pont

Soleil d'hiver
Sur le fleuve chatoyant
Un vol de mouettes

Fin de la pause-déjeuner.
Sur le pont des employés croisent des promeneurs tout à leurs affaires.

Un homme venu d'ailleurs s'arrête, face au fleuve, dans la lumière froide.
Il s'incline profondément et joint les mains, juste quelques secondes.
Songe-t-il au Gange ? A son pays ? A son Dieu ?
Quand il s'éloigne, je regarde le fleuve d'un autre...

Sous le pont, lentement
Glissent de lourdes péniches.
Là-bas, c'est la mer.

Martine Hautot

J'enlace le vent...

J'enlace le vent
Je rêve
Qu'il soulève ta robe

Le vent, qui dénoue ta chevelure, arrache tes vêtements et griffe
tes seins ; sa violence n'épouse que ton désir de pluie.

Un éclair sabre le ciel
La pluie efface l'étang
Murmure dans les roseaux

La pluie ?
La voilà, elle vient, elle apaise la soif, elle éteint les blessures. Ta nudité
attise la foudre et joue avec la peur de ton corps ; tes pas se font musique,
danse, frénésie du bond, saut.

Tu ne t'appartiens plus, tu appartiens aux éléments : nuages, pluie, vent,
foudre, tu es autre, tu es femme, terre, ciel et eau, air et feu.

Être deux
Nudités solaires
Sous une pluie rugueuse

Le vent, toujours le vent, efface les nuages, et le soleil te renvoie à
ta condition de mortelle qui flirte avec l'absolu. Heureuse sois-tu.

Rive des apparences
La nuit se glisse
Dans la citadelle de l'aube

Marc Bonetto

A la recherche du signal perdu...

A fréquenter des contrées virtuelles on aspire à des lieux naturels.
Au cœur de la vie naturelle on espère des signaux virtuels.

Seule en montagne
une bergère
et 2000 moutons

la belle bergère
ses moutons la suivent
comme des hommes

dans le Mercantour
avec deux mille brebis :
les béliers ne voient qu'elle

dans l'autre vallée
un berger vêtu de blanc
comme elle

entre les sifflements
des marmottes et les siens
les silences

tous les soirs
elle a peur du loup...
du vrai

Elle grimpait sur les rochers avec ses deux petits chiens : un Border Collie et un bâtard qui boitait. Dans sa vallée, pendant longtemps, on l'a suivi des yeux de loin en loin en marchant. Au passage d'un col son parcours sur les rochers et notre sentier se sont croisés. La silhouette blanche et mystérieuse

est devenue une belle jeune femme brune aux cheveux longs avec des reflets roux. Sa voix était chantante comme ses petits cris lorsqu'elle appelait ses animaux.

Comment ne pas aimer la montagne si en plus les bergères sont si bèèèèles...

On a parlé longuement d'elle, de nos vies, le long temps de l'approche avait stimulé les curiosités.

de loin une bergère
de près des sourires
de princesse

on parle naissances
transhumance silence
sur l'abstinence

pas toucher
au border collie :
garder le flair pur

toujours pas de loup :
elle touche le bois
de son bâton

poli par ses mains
le bâton de bergère
à tout faire

La transhumance avait duré une semaine depuis les plaines du Var jusqu'aux Alpes de Haute Provence. Elle riait beaucoup, même en disant que dans la vallée en dessous un troupeau avait été attaqué par les loups ; depuis elle parquait ses brebis la nuit avec ses cinq Patous qui montaient la garde : la peur et le courage l'habitait.

Elle nous expliqua ses détours dans le haut des rochers par la recherche du signal de son portable.

vers le ciel
pour son portable
pour son chéri

ciel bleu tendre
elle monte à sa rencontre
au sommet

Ensuite elle est partie, infatigable et à nouveau minuscule, vers un sommet,
pour tenter de décrocher le précieux signal...

libre et déconnectée
une bergère
solitaire

André Cayrel

En mer... (Extrait d'un récit sur Rhodes)

Ah ! Les îles grecques, c'est la lumière céleste qui prend corps dans la mer ;
c'est la lumière ignée qui se substantifie sur un bout de terre.

Le bateau fend les flots et glisse sur des aiguilles qui se déplacent à la
vitesse de la lumière. Les yeux qui s'absorbent dans cette immobile
pulsation deviennent miroir du ciel : les larmes de sel se dissolvent à la
force abrasive d'une luminescence bleutée. Le cristallin n'est plus le muscle
de l'œil, mais le regard de la lumière qui se contemple elle-même à travers
l'Homme...

Aiguilles de feu
en surabondance d'elles-mêmes,
les vagues les vagues

Le soleil dans la mer se démultiplie en millions de petits astres, et cache
dans chaque point de lumière un monde en régénérescence. Dans le silence
rayonnant d'une imperceptible houle naissent et meurent ondines et
salamandres ; dans le silence du matin se contractent à la pointe
d'indéchiffrables langues, le Feu et l'Eau.

Spectre d'une île -
la mer de flammèches s'élève
dans le ciel blanc

Est-ce Iraklia ou Ios ?

Dans les bleus, argent et or en fusion, la loi du temps s'efface devant l'espace. La magie des noms est d'autant plus vivante qu'elle se fond à celle d'un silence éloquent.

Vu de loin, notre bateau est sûrement un îlot fantomatique qui dérive au gré des courants, une ombre évanescence douée de la conscience du ciel et de la mer. Dans cette immensité où la matière semble faite de fluides sonores et de substances lumineuses, le contour des formes apparaît comme un entrelacs de lignes qui nous entraîne aux confins de l'entendement...

Quand la lumière et la mer se confondent au point de n'être plus qu'une unité d'espace vibratoire, le sang dans les veines circule autrement, la pensée va puiser ses flux dans une manne inconnue.

Entendre à la proue
le doux déchirement
de la lumière, ah !

Je croise les yeux d'un homme à la mâchoire prédatrice qui bat nerveusement des mains sur le bastingage. Son corps dense et musculeux paraît prêt à bondir à la moindre occasion et jure sous l'immense sphère céleste. Son regard exprime à la fois inassouvissement et satiété, crainte et suffisance.

Rêve de la nuit :
un navire aux voiles blanches
mugissait sous la lune

L'animalité parfois dénaturée de l'humain semble une énigme et devient incongrue là où l'esprit des lieux n'est qu'enchantement ; là où l'atmosphère concourt au dépassement de soi. On souhaiterait que l'Âme

du monde s'empare des bribes d'innocence cachées dans le repli des cœurs,
et fasse œuvre d'alchimie dans le secret des corps.

Pieds nus sur le pont
ma compagne à contre-jour
marche sur les eaux

Elle s'approche et son rire frais en cascade balaie mon illusion d'optique.
Elle me tend élégamment les lèvres, mélange de chair... et de grâce.

Bouches salées
à l'unisson dans le silence
qui crisse

Le miroitement de la lumière sur la mer ressemble à une voûte céleste où
les étoiles brillent en plein jour : étoiles de sel et de feu, scintillement
cosmique... Humer l'air du large à plein poumon, et remplir le diaphragme
de lumière la face et le buste au soleil sans rien attendre est une
bénédiction !

Parfois, des phosphènes apparaissent dans le champ de vision et nous font
voir le monde au travers d'un cercle vert au liséré rouge. Quelques
clignements d'yeux, et la persistance rétinienne s'estompe au profit de la
lumière vive, nue et diffuse.

Il ne pleut qu'une trentaine de jours dans l'année en mer Egée, au
printemps et en automne. Quand le voile sporadique des nuages se mue en
bestiaire, de petites constellations marines se forment dans le ciel :
dauphins, crabes, étoiles de mer, navires démantés se déplacent sous le flux
des vents avant de s'amonceler en cumulus et cumulo-nimbus.

Les éclairs ce soir
cisailleront ciel et mer –
cigales en émoi

Dans la brume de chaleur, notre embarcation vue de terre arbore sûrement
pavillon de corsaire... Nous longeons les falaises de craie d'un îlot ombré
de cormorans sous la stridulation hébétée d'insectes invisibles.

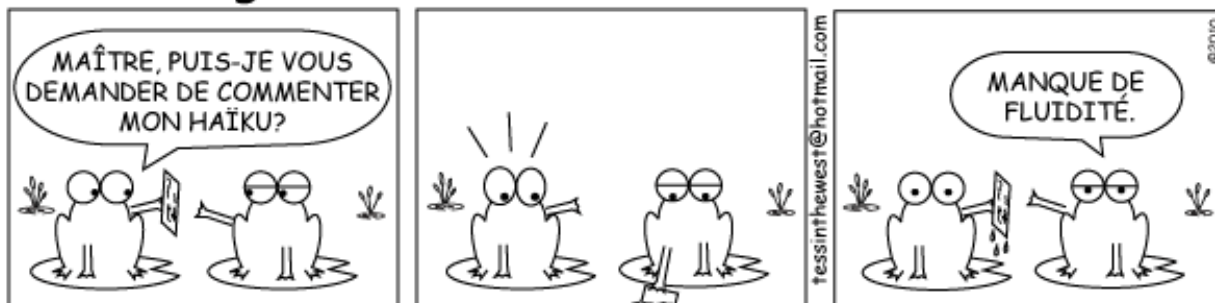
En me déplaçant sous des canaux de sauvetage suspendus à des filins
métalliques, mes yeux tombent sur une jeune femme le front caché par un
livre, les mémoires d'Hadrien de Yourcenar. Son opulente chevelure, son
air langoureux et la pierre précieuse en amulette sur un buste généreux
l'éloigne du stoïcisme... Elle pousse un long bâillement pour chasser
quelque lassitude.

Dans l'air pur
soleil et insectes travaillent
sans relâche

Nous échangeons ce sourire qui signe allégeance à un ailleurs
inconnaissable, et emportons chacun la part de mystère d'être au monde.
(...)

Olivier Walter

Vieil Étang par Jessica Tremblay



<http://vieiletang.site.voila.fr>

Haïku

Micheline Boland

L'écume blanchâtre

Dans le sillage du bateau ~

Un cri de mouette

Mies de biscottes

Sur le miroir du bouillon

Voyage d'hiver

Les premiers épis

Ici et là des oiseaux ~

L'épouvantail veille

Marc Bonetto

Transparence du ciel
Tes mains fertiles
Effleurent le pain chaud

Le sommeil efface la nuit
Mauvais rêve brisé
En pleine lumière

Ferveur du nectar
Abeilles et fleurs
Dans un même langage

Maryse Chaday

odeurs de sciure
dans l'espace du grand pin
abattu

toucher les seins
des platanes endormis
par l'hiver

Danièle Duteil

mer en furie
des oiseaux crient dans la brume
chandeleur

champs noyés-
le soleil couchant se perd
derrière un hangar

des enfants font la ronde
sous l'arbre foudroyé
c'est demain dimanche

Véronique Dutreix

Mes chaussettes
remontées par dessus
le vent d'hiver.

Patrick Fétu

Décembre est gisant
Douze coups pour l'achever
Janvier triomphe.

La vallée résonne
Du cri des corbeaux malingres
Les dernières noix

Cerisier en fleurs
Ton corsage épanoui
Le merle moqueur.

Damien Gabriels

ménage de printemps -
un pépin de pomme
sous le canapé

vent marin -
le champ de blé mûr
en vagues bruissantes

chemin des étangs -
le bruissement des roseaux
allège mon pas

Nicole Gremion

Décalé l'arrosoir
sous l'averse – l'escargot
goguenard l'escalade.

Echappée de l'arbre
D'herbe en herbe l'ombre rampe
Jusqu'à la clôture.

Roland Halbert

Soudaine embellie !
De l'arc-en-ciel elle fait
sa corde à sauter.

Pour tout compagnon
J'ai mon serin jaune...
Je lis le *Financial Time*.

Letizia Iubu

Dans la chambre
l'odeur de la neige –
les perce-neige dans la vase?

Sur le tombeau du fils
les blanches coupes
des iris

Simon Martin

Chapeau envolé ~
luttant contre le vent
qui n'a rien contre moi

Platanes tout nus
des géraniums impudiques
au balcon d'en face

Marie Népote

Réveil difficile.
je cherche le ciel, au fond ...
de mon bol de thé !

Ambiance électrique.
l'insomnie perce la nuit
d'étoiles carrées.

Lorgnant une pie
le chat noir et blanc
minaudes sur la pelouse.

Germain Rehlinger

Ligne de crête

La neige l'a tracée d'un

Trait dans les nuages.

Feuilles tombées

oh les nids qui chantaient

le printemps !

Emotions fortes

restera la mémoire

dans mes cendres.

Pierre Saussus

battements du coeur

les étoiles clignent de l'oeil

la vie dans le noir

le temps s'accroche
sans perdre une seconde
à la trotteuse

salle d'attente
les oiseaux restent dehors
faute de place

Keith A. SIMMONDS

aurore glorieuse
flottant sur la lumière...
odeur de fleurs

sur une rose rouge
un papillon blanc
méditant

Patrick Somprou

De bruyants enfants
Construisent sur la plage
Un bonhomme de neige

Tapis de neige
Et à chacun de mes pas
Longs craquements d'os

Tempoésies

Une graine germe
sur une bouse de vache
un nouvel érable

Chouchou et diamants
coiffé comme sa maîtresse
le caniche dans la rue

Maria Tirenescu

Pleine lune –
dans un buisson d'égantier
un lièvre boiteux

La dernière valse
jouée sous les tilleuls fleuris –
la guitare dans le clou

Silence à l'aube –
un raisin gelé sur l'espalier
et une mésange

Klaus-Dieter Wirth

les yeux fermés

le dos au tronc du bouleau

sa sève en moi

plafond nuageux

la tête rentrée dans le plumage

d'un héron cendré

ruines d'un temple

les colonnes suspendues

de moustiques dansants

Senryû

Danièle Duteil

fin des soldes
un chien en manteau rouge
sort du magasin

Patrick Fétu

D'une main son fils
De l'autre son maillot
Et des vagues, des vagues...

Cartes de visite
Du bouleau voisin
Une m'aurait suffi !

Le portail grince
Un simple courant d'air
M'a fait espérer.

Damien Gabriels

solstice d'été -
le voisin à la cime
de son cerisier

neige à gros flocons -
de porte en porte
les pas du facteur

Roland Halbert

Grippe A ? Grippe saisonnière ?
L'hypocondriaque
se tâte le pouls.

Simon Martin

Traces de gomme
un haïku se dérobe
le grain du papier

L'amour encore
gravé dans l'écorce tendre ~
encore toujours !

Germain Rehlinger

Je ne lis que
l'horoscope caduc
pour vérifier.

Tous les tournesols
face au soleil sauf un :
le dissident.

J'ouvre des noix
qui a fait des essais pour
le cerveau humain ?

Pierre Saussus

les cheveux tout blancs
le cerisier prend de l'âge
un peu mon portrait

en plein brouillard
je cherche mon ombre
en vain à tâtons

Tanka

Nicolas Régnier

rue de l'échaudé
Ô Rhumerie des Louville
Minuit en zigzag
Au carrefour Mabillon
C'est l'hiver dans le ciel rose

Sous un soleil froid
Après café et tartines
Au chant des mâtines
J'oblique dans une rue
Qui porte le nom d'un Saint

Dans la rue Jacob
Lumière orange en enfilade
Au gré des boutiques
Sous l'œil d'un masque de bronze
Le store de fer s'abaisse



PRESENCE DU SILENCE DANS LE HAIKU

*Silence de l'aube
Et de la neige qui tombe
Sur la neige...*

*Yoake no shijima
Yuki no ué ni
Huritsumu yuki no shizukesa*

Quoi de plus pur silence que celui de la neige qui tombe sur la neige ?

On ne l'entend pas mais on l'écoute. Il existe, ne serait-ce que par le contact d'un flocon sur un autre flocon. Mais ici, le bruit et le silence se confondent et le bruit le plus « silencieux » habite la matière (la neige) comme il habite sa chute sur elle-même.

Toutefois, le contact de la neige sur la neige produit immanquablement un son, lequel n'est pas audible à l'oreille humaine, du moins à peine perceptible.

Proviendrait-il alors, comme le souligne Olivier Walter, du « seuil absolu » que, seul le langage poétique permettrait d'atteindre dans le champ d'une perception transcendée, visuelle et auditive à la fois ?

Cette limite extrême de l'écoute, seule en effet, la poésie peut l'appréhender à la condition que le poète et le lecteur soient dans l'instant, unis en eux-mêmes, pour supprimer la dualité sujet / objet, le premier s'effaçant derrière le poème, le second, derrière les mots.

Le silence de l'aube peut, lui, se percevoir par le susurrement d'un vent léger dans les branches des arbres, par le tintement lointain d'une cloche matinale dans un village ou même par l'abolement fugace d'un chien dans la campagne.

En l'occurrence, le silence de l'aube s'ajoute à celui de la neige, lequel rend l'aube encore plus silencieuse qu'elle ne l'est dans une autre saison.

Ces deux silences mêlés, l'un pur, l'autre relatif, confèrent au paysage un mystère, celui d'une nature où tout bruit semble « étouffé ». Scène d'un paysage d'hiver où perceptions visuelle et auditive se juxtaposent.

En effet, ce silence particulier incarne la neige qui tombe sur elle-même, au point d'en faire surgir sa propre image. Hélène Boissé, dans l'un de ces haïku :

*Ce qui tombe
Est-ce ou neige
Ou silence*

semble confirmer la dualité possible d'une telle image.

La perception visuelle du silence s'étend aussi à la campagne toute entière, immobile, sur laquelle l'on pose un regard contemplatif dans l'instant où se produisent ces deux perceptions.

La visualisation elle-même du paysage se dédouble : image mouvante des flocons qui tombent doucement, image fixe en arrière plan d'une campagne immobile où, dans une profonde harmonie, le Temps semble s'arrêter.

Alors, peu à peu, la contemplation devient méditation et le silence devient intérieur.

Ainsi, le mystère, l'apparente immobilité du Temps, la suspension des émotions, l'attente, la contemplation, l'harmonie d'un paysage, contiennent la présence d'un silence. Puis, quand à l'insu du poète et du lecteur, disparaissent toutes ces impressions et ces perceptions sensorielles, la méditation peut survenir et le silence intérieur surgit.

A la lecture de quelques autres haïku traditionnels et contemporains, essayons d'examiner maintenant dans quelle mesure ces perceptions révèlent sa présence.

Comme le souligne Henri Brunel, un haïku « c'est le temps accordé au silence... ». Dans le poème qui suit, Bashô nous en montre l'importance :

*« La cloche du temple s'est tue
Dans le soir, le parfum des fleurs
En prolonge le tintement »*

Le silence, parce qu'il est non dit, se révèle ici dans sa plénitude, grâce, paradoxalement, au bruit que faisait la cloche du temple l'instant d'avant. Le parfum des fleurs le matérialise en prolongeant le souvenir immédiat du son de cette cloche qui s'est tue.

Et ce subtil instant qu'est le soir, en accentue le prolongement, comme une sorte d'attente indicible vers...peut-être la fin du jour qui nous offrait jusqu'à maintenant la vision des fleurs.

Le Temps semble suspendu dans la contemplation du jour déclinant et dans « l'olfactive vision » des parfums qui demeurent encore.

L'interaction des trois perceptions, visuelle, auditive, olfactive révèle le silence extérieur qui, peu à peu, se transforme en silence intérieur susceptible d'avoir été habité par le poète devant le temple en question.

Un autre haïku de Bashô :

*« Silence.
Le cri des cigales
Creuse les rochers. »*

Là, le silence est exprimé verbalement. En l'occurrence, son expression directe, placée en premier impliquerait d'abord le silence d'où jaillit ensuite le cri des cigales qui taraude la roche. En outre, si le cri des insectes avait toujours été, l'impression du creusement de la roche eût été amoindrie.

Cependant, une autre signification vient à l'esprit : le silence est ici dans le cri des cigales, il se confond avec lui par une lancinance auditive, continue, qui fait partie de la nature environnante.

Dans cette deuxième interprétation, c'est le cri des cigales, à l'exclusion de tout autre bruit, qui devient le silence naturel et génère ensuite une perception visuelle par laquelle les rochers alentour semble se creuser.

Là aussi, l'aspect lancinant et continue des stridulations peut conduire le lecteur à ressentir une impression de suspension du Temps, voire une attente, celle, simplement, de la fin du « chant » qui, en général, diminue et tombe vers le soir.

Il convient de noter l'emploi subtil de métaphores similaires utilisées dans chacun de ces deux derniers poèmes.

La première métaphore se définit par l'interaction d'une sensation olfactive (le parfum) à une perception auditive apparente (le tintement), la seconde, par la transposition d'une sensation auditive (le cri des cigales) à une sensation visuelle (le creusement de la roche par les insectes), d'ailleurs accentuée par le silence qui, dans la première interprétation, précède le cri des cigales.

Voici à présent un haïku de Shiki :

*Un sanctuaire.
Des oiseaux endormis sur l'eau
Et les lumières, au loin, d'un jardin*

Dans ce texte où il n'y a point de métaphore, tout n'est qu'image, l'image du silence dont le mot, encore, n'est pas dit (jo-yô). Trois plans successifs apparaissent : l'étang où dorment les oiseaux, le sanctuaire de l'autre côté, et au fond, des lumières lointaines.

Ces trois images suggèrent chacune le silence lequel forme un silence global dans la vision totale de la scène et la perception visuelle se suffit à elle-même pour l'exprimer. En effet, nul besoin ici d'avoir recours à des perceptions auditives et olfactives pour créer la perception du silence

Car ces images sont évidemment bien plus qu'une simple description puisqu'elles révèlent le silence de la nuit, par la présence des mots sanctuaire assorti d'une césure, endormis sur l'eau (les oiseaux immobiles se laissent bercer, reposant sur l'eau), au loin (les lumières d'un jardin lointain, accentuant ainsi le repos de la nuit).

La perception visuelle dans ce haïku nous fait également ressentir l'immobilité apparente du Temps où l'image semble figée dans l'instant décrit dont on pressent l'éphémère : lorsque viendra l'aube, les lumières du jardin s'éteindront et les oiseaux sur l'étang se réveilleront.

Le silence visuel de cette scène génère le calme, la sérénité, puis le silence intérieur qui, de manière indicible, se pose sur ces trois images : le sanctuaire, l'eau presque immobile de l'étang, les oiseaux endormis. Et du lien de ces images, surgit le mystère des choses que les japonais appellent le yûgen, qui se définit plus exactement par l'insaisissable sens des choses.

Regardons maintenant un haïku contemporain de Martine Hautot, où se révèle aussi la présence du silence :

*Dans le parc sans bruit,
Un ballon abandonné,
Déjà la rentrée*

Dans le premiers vers, ce ne sont pas tant les mots « sans bruit » qui créent le silence. Mais ils traduisent par les vers suivants, presque à l'inverse, l'animation du parc qui existait avant la rentrée des classes.

Aussi l'auteur joue-t-il sur l'effet de contraste entre la scène décrite maintenant et celles antérieures dans lesquelles le jardin était animé, où il y avait un ballon car c'était encore le temps des vacances.

Le deuxième vers utilisant le participe passé « abandonné », traduit une impression de solitude, un parc presque désert où un ballon aurait été oublié par les collégiens dans une allée, près d'un arbre, attendant peut-être le retour des écoliers au prochain jour de congé.

Le dernier vers exprime, à la limite du sentiment, une impression de nostalgie laquelle, d'ailleurs semble davantage ressentie par l'auteur que par les jeunes garçons qui jouaient au ballon quelques jours avant la rentrée des classes.

Ces impressions procèdent d'un constat visuel et auditif : la découverte d'un ballon abandonné et l'absence inhabituelle de bruits dans le parc. Elles génèrent la perception d'un silence presque insolite, susceptible de faire ressentir une certaine mélancolie, celle d'un changement de saison, le passage de l'été à l'automne, (kigo) ou simplement celle du temps qui passe. (ryu ko)

L'on n'est guère loin ici du mono no aware, la secrète mélancolie des choses.

Voici un dernier haïku, du poète Ryôta :

*Ils sont sans paroles
L'hôte, l'invité
Et le chrysanthème blanc*

De prime abord, l'on ne retiendrait que le silence admiratif de l'hôte et de son invité devant le chrysanthème blanc, et celui causé par la seule volonté tacite de chacun d'eux de respecter leur propre silence.

Mais ce serait sans tenir compte d'un autre petit évènement : le silence de la fleur qui surgit de sa beauté même. C'est donc un silence à trois auquel ce haïku nous invite.

Ainsi, selon Roger Munier, le silence des deux humains n'est plus seulement admiratif car ils sont incités, presque contraints, à partager son silence de fleur.

Leur silence d'humain adhère à quelque chose d'extérieur à eux-mêmes, quelque chose qui les dépasse et auquel ils n'accèdent qu'en se taisant. Le poète exprime ici, dans le troisième vers, un respect particulier envers la fleur qu'il n'hésite pas à personnaliser ; nous sommes bien en présence d'une autre caractéristique du haïku qu'est le shiori, c'est-à-dire la sensibilité à l'égard de la nature.

Ce qui survient alors à cet instant fugace, dans la contemplation de cette fleur, n'est-ce pas autre chose qu'une forme de Satori, une fusion de l'être avec le monde, avec ce petit chrysanthème blanc, soudain rendu immensément présent dans un fugitif moment de notre existence ?

Transcendance des perceptions sensorielles, tel est le passage « obligé », à la lecture de ces haïku, pour donner au silence sa portée essentielle, celle d'une supra-perception, au-delà des sons, des images et des mots.

Entrer peu à peu dans le champ d'une méditation par une communion secrète avec la nature où l'ego se perd dans le silence du vent, de la neige, d'un clocher dans la campagne, d'un parc désert ou simplement d'une fleur, ne serait-ce pas simplement, comme le dit une Parole de Sagesse Zen, « Ecouter le chant de l'oiseau, non pour sa voix mais pour le silence qui suit. ».

S'il en est parfois ainsi dans le monde des hommes, l'on pourrait conclure enfin par un proverbe japonais : « Kotoba ga iwanakatta chimmoku* no hana koto desu. »
(Les mots qu'on n'a pas dits sont les fleurs du silence*).

Philippe Bréham
(Janvier 2010)

* Il s'agit ici du silence pris en tant qu'absence de paroles ou de bruit, différent du silence de la nature que le japonais traduit par « seijaku ».

Un petit tour chez les Anciens

Sur une branche morte
un corbeau s'est posé –
crépuscule d'automne

Bashô

Ce haïku, classique du genre, évoque l'état d'esprit des hymnes à la Nuit de Novalis : la Nuit, ici, renvoie au substratum de la Matière vivante ; elle est source d'une sourde musicalité, et les images révèlent un sens mystérieux et limpide.

C'est dans la nuit profonde que sourd la lumière du crépuscule à l'aube ; c'est dans les replis de la nuit que couve secrètement l'éclosion du jour.

La superposition de valeurs chromatiques sombres avec la branche morte et la couleur du corbeau ne suscitent nullement l'angoisse ou la méfiance. La scène nous convie à la lenteur, à une réduction de l'agitation, à un repos possible. On pressent dans les deux premiers vers l'avènement du soir salvateur. L'oiseau, gardien de la forêt et passeur d'âme dans les contes de fée, se pose naturellement sur une branche et répond à l'ordre des choses.

Cette branche morte est suffisamment vivace pour recevoir le poids du carnassier ailé. Mort et renaissance se confondent l'une l'autre : le bruissement de la vie bat comme un cœur silencieux. Et à la pointe de cette symphonie réglée et orchestrée par le silence obscur, c'est la lumière d'automne qui émane et en-deçà, le Silence intérieur.

« La vraie lumière comme telle » de Bashô rayonne et ruissèle. Et c'est le jeu des antagonismes entre lumière et ombre, murmures imperceptibles et silences pressentis qui est maître d'œuvre.

Olivier Walter

Ploc; la revue du haïku
Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2010, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1050 exemplaires.
Tirage papier : Conceptlaser à Essey les Nancy ou Thebookedition.com à Lille

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Février 2010

Prix : 8,00 € pour la version papier
Version web gratuite

Association pour la promotion du Haïku	俳句	14, rue Molière 54280 Seichamps www.100pour100haiku.fr promohaiku@orange.fr
---	----	--

Directeur de publication : Dominique Chipot